

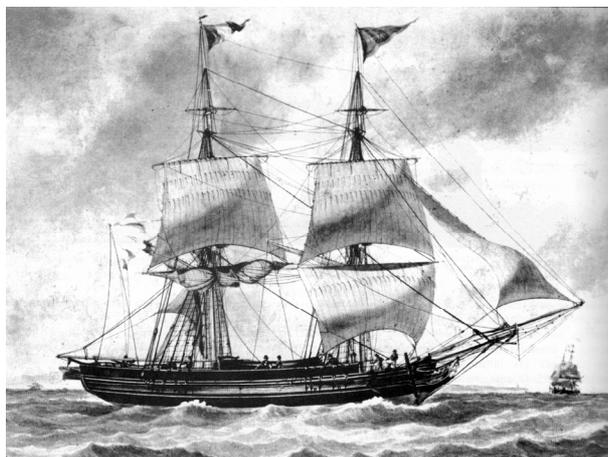
# L'Amérique accueille des émigrants de Reichshoffen et environs



Depuis plusieurs décennies, l'histoire de l'émigration alsacienne aux Etats-Unis est un sujet populaire, dans le sens où tout le monde s'y intéresse. Les Alsaciens sont avides de se pencher sur leur passé, sur leurs familles émigrées. De nombreux ouvrages, des articles de presse et surtout les généalogistes ont abordé le thème du mouvement migratoire alsacien. C'est un sujet qui touche toutes les classes sociales et qui appartient donc, désormais, au patrimoine culturel de notre province. Nous nous limiterons dans cette étude à citer des témoignages relatifs aux ancêtres de notre proche région qui devinrent à différents moments du XIX<sup>e</sup> siècle et pour différentes raisons des migrants.

## La période antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle

Certes l'ancienneté de l'émigration alsacienne aux Etats-Unis remonte au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à 1711, en Pennsylvanie<sup>1</sup>. Dans un article paru en 1930 dans l'annuaire « Jahrbuch der Elsass-Lothringischen Wissenschaftlichen Gesellschaft zu Strassburg, tome III », l'auteur Heinrich Neu a cité en particulier une liste qui ne comprend pas moins de 413 noms d'Alsaciens en Pennsylvanie. Sous le règne de Louis XIV, des Protestants de notre région ont quitté la terre natale, fuyant l'intolérance religieuse. En effet, on encourageait les conversions au catholicisme, les mariages mixtes étaient interdits et la pratique de la religion protestante était même supprimée dans les localités où les deux tiers de la population étaient catholiques.



*Le Frédéric*

Vers 1749, le mouvement migratoire, loin de se ralentir, s'amplifie. Un cas est révélateur des liens qui se tissent, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle entre l'Alsace et l'Amérique. La famille Anschütz originaire de la Sarre, s'était fixée à Zinswiller. Né en 1753, le jeune

<sup>1</sup> Grâce à sa situation géographique aux portes de l'Atlantique et à ses richesses naturelles, la Pennsylvanie a été l'une des principales régions d'accueil et de transit pour les premiers immigrants ouest-européens.

Georges-Louis a travaillé, comme son père, pour la famille De Dietrich qui exploitait le haut-fourneau de Zinswiller. Georges y fait carrière, il s'est familiarisé avec la fabrication de la fonte et devint l'adjoint du directeur de la forge. En 1791, il décida d'émigrer en Amérique. Venant d'Amsterdam à bord du voilier « Fair American » il a débarqué le 12 septembre 1791 à Philadelphie avec sa femme et leurs cinq enfants. La traversée a duré trois mois. A l'époque, les passagers étaient obligés de subvenir à leur propre nourriture et de fournir la literie. Les raisons qui ont poussé Anschütz, dont le nom a été anglicisé en Anshutz, à émigrer étaient selon un historien américain les troubles consécutifs à la Révolution de 1789. C'est lui qui sera à l'origine du premier haut-fourneau de Shadyside et contribuait ainsi à l'essor de l'industrie lourde américaine en Pennsylvanie, région de Pittsburgh. Georges-Louis mourut en 1837 dans cette ville. Entre son arrivée et sa mort, il fera venir de nombreux Alsaciens en Pennsylvanie.

## Les deux vagues de l'émigration au XIX<sup>e</sup> siècle

On peut distinguer deux périodes : de 1817 à 1837 et de 1865 à 1869.

### La première vague de 1817 à 1837

Des membres de la famille Anschütz ont incité ceux des leurs restés en Alsace à s'expatrier. Dans une lettre datée du 10 mai 1816, dont une copie a été transmise à l'époque par le maire de Zinswiller aux autorités préfectorales, le frère de l'ingénieur Georges-Philippe décrit à son père les conditions de vie en Amérique : « Ici nous ne connaissons pas de temps difficiles... le salaire des ouvriers est élevé... et les redevances pour le gouvernement sont minimales... Le pays est vaste et il y a de la place pour des milliers de familles... » On connaît les conséquences de cette lettre. Six mois plus tard, Pierre Anschütz, ouvrier des "Forges du Bas-Rhin",

domicilié à Zinswiller déposa une demande de passeport pour les Etats-Unis. Il venait d'être privé de son emploi et choisit d'émigrer, sachant très bien que sa famille américaine lui procurera assistance et travail. Il emmena sa femme et ses six enfants et son exemple inspira même de nombreux camarades des forges, à tel point que le comte de Steinthal<sup>2</sup> s'en inquiéta et en informa les autorités, croyant à tort, à un débauchage d'ouvriers spécialisés<sup>3</sup>. Précisons toutefois que Pierre Anschütz n'a obtenu l'autorisation de s'expatrier que 14 mois seulement après le dépôt de la demande de passeport. A partir de la Restauration, sous Louis XVIII, l'Alsacien qui désirait émigrer en Amérique devait se rendre à la mairie de son domicile après avoir rédigé, ou fait rédiger une pétition<sup>4</sup> dans laquelle il sollicite un passeport pour l'Amérique, pour lui et toute sa famille s'il ne part pas seul. En 1817, dans l'arrondissement de Wissembourg, c'est le canton de Niederbronn<sup>5</sup>, essentiellement industriel qui centralisa le plus grand nombre de demandes de passeports. A Reichshoffen sur onze demandeurs, cinq déclarent avoir de la famille à Baltimore et six ailleurs en Amérique ; à Niederbronn huit familles disent avoir des parents en Amérique ; à Zinswiller quatre demandeurs sont dans ce cas. Il y a donc là, sans conteste, un foyer d'émigration qui a pu s'étendre. Certains Alsaciens, par contre, ne se donnaient pas la peine de se procurer un passeport, ils partaient sans papiers. Le 12 mars 1818, le sous-Préfet de Wissembourg écrit au Préfet<sup>6</sup> « *Plusieurs habitants de la commune de Gumbrechtshoffen sont dans l'intention d'émigrer pour l'Amérique. Dans d'autres communes plusieurs individus sont déjà partis sans passeport ou se disposent à le faire en s'expatriant. J'ai signalé à la gendarmerie les familles qui m'ont été désignées* ».

Les émigrations en 1816 et 1817 ne s'expliquent pas seulement par la force d'attraction américaine résultant du rôle incitateur des lettres d'amis ou de parents aux Etats-Unis, mais encore et surtout par la disette et la cherté de la vie, consécutives aux catastrophes naturelles (inondations, pluies torrentielles, grêles, donc récoltes détruites). 5191 émigrants en six mois, jamais plus l'Alsace ne verra se développer un tel mouvement d'émigration. Le Préfet du Bas-Rhin, dans une lettre du 23 janvier

1817 au ministre de la Police générale à Paris, résume très bien les conditions de vie qui sont celles des habitants de son département : « *On ne peut dissimuler que des circonstances plus ou moins funestes pèsent depuis longtemps sur ce département... Un renchérissement excessif de tous les objets de plus en plus indispensables à la vie hors de la portée des moyens de nombreuses classes de journaliers et des ouvriers en a été la suite, et peut être ne faudrait-il pas s'étonner de la résolution que prennent des familles malheureuses de chercher*



Gravure de Schule

dans d'autres pays des ressources qu'elles ne peuvent pas trouver dans leur pays... »<sup>7</sup>. Les pères de famille qui rédigent les pétitions se déclarent démunis, privés du minimum vital, sans ressources, sans travail et dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de leur femme et de leurs enfants. L'ouvrier fondeur Georges Fritzinger de Zinswiller, par exemple, a été licencié par le directeur des Forges. L'agriculteur Jacques Bernhard de la même commune ne peut plus exercer son métier parce que le corps de biens qu'il exploitait a été vendu et son bail résilié. Urbain Kudzy, le charron n'a plus assez de clients car la majeure partie de la commune de Zinswiller n'est composée que de journaliers et d'artisans. Citons encore pour 1817 Henri Breunig et Jacob Lindemann de Griesbach, Peter Lindemann de Gundershoffen, Joseph Koenig, Michel Koenig, Josef Mitschler, Sébastien Muller de Reichshoffen, Johann Peter Berling, Johann Georg Diffené, Franz Xaver Gangloff, Franz Anton Schaub, Jacob Schleifer, Heinrich Jacob et Johann Georg Schwaender de Niederbronn, Georg Fritzinger et Daniel Lohr de Dambach. Le relevé numérique par canton des habitants du Bas-Rhin émigrés de 1828 à 1837 inclus mentionne pour le canton de Niederbronn : 1040 départs dont 902 individus partis en famille et 138 partis isolément sur une population de 2043 lors du recensement de 1836, soit 51% de la population<sup>8</sup>.

<sup>2</sup> Il s'agit du baron Jean III de Dietrich

<sup>3</sup> Correspondances du 27 janvier 1817 et du 25 mai 1818 aux ADBR 3M 702 (Archives Départementales du Bas-Rhin)

<sup>4</sup> Dans cette pétition il décline son état civil, explique les raisons de son émigration et communique sa destination.

<sup>5</sup> Jusqu'en 1870 le canton de Niederbronn était rattaché à l'arrondissement de Wissembourg.

<sup>6</sup> ADBR 3M 701.

<sup>7</sup> ANF 7 61389 (Archives Nationales).

<sup>8</sup> ADBR 3M 703.

## La deuxième vague de 1865 à 1869



*Les immigrants débarquent à New-York*

Pour la période 1838-1864 nous ne possédons pas, hélas, des documents fiables qui nous permettent une approche chiffrée et globale du phénomène de l'émigration bas-rhinoise aux Etats-Unis alors que le Haut-Rhin a sauvegardé, entre autres, une liste nominative continue (1838-1857) de passeports à l'étranger. Dans le Bas-Rhin, l'archiviste qui dresse la « série M » regrette précisément la quasi disparition des souches de passeports. Signalons toutefois qu'à partir de 1851, l'émigration alsacienne reprend et croît jusqu'en 1854. Alors qu'au début du siècle elle touchait surtout des familles, voilà que ce sont surtout les hommes seuls et jeunes qui cherchent à fuir le service militaire<sup>9</sup>. Pour dresser les états numériques ou récapitulatifs de l'émigration aux Etats-Unis il faudrait aussi connaître le nombre de départs clandestins, le nombre de passeports à l'intérieur,<sup>10</sup> le nombre de départs remis ou annulés, le nombre de retour... Ce genre d'imprécisions ou de silences des sources nous a contraints de renoncer à l'étude de cette période.

Pour la période 1865-1869, l'historienne Hélène Georger-Vogt nous a fourni des relevés partiels des émigrants de l'arrondissement de Wissembourg et en particulier de ceux de notre canton, en partance pour New-York pour la plupart<sup>11</sup>.

Abraham Baum-Bauer, Joseph Buchert, Jacob Emerich, Joseph Holtzer et Peter Muller de Gundershoffen; Georg Eder de Mertzwiller; Jacob Dubois et Abraham Kahn de Niederbronn; Raphaël Abraham, Michel Eibel, Michel Georg, Lambrecht

<sup>9</sup> A l'époque l'armée française trouve son contingent d'hommes par tirage au sort. Ceux qui tirent un mauvais numéro doivent servir pendant sept années sous les drapeaux.

<sup>10</sup> L'année 1846 marque une recrudescence de départs d'Alsaciens simplement munis d'un passeport à l'intérieur. Bien qu'ils soient dans l'illégalité on leur délivre au Havre des permis d'embarquement. (Archives Nationales : « les étrangers au Havre »).

<sup>11</sup> Landesarchiv Strassburg 414 D 276/2154.

Kuhn, Eduard Leonhard, Felix Lion Loeb, Jacob Lustig, Godschau Neuburger, Joseph et Anna Maria Seitz, de Reichshoffen, Daniel Paul de Windstein; Leopold et Abraham Gradwohl de Zinswiller.

## Le cas de quatre familles de notre région

### La famille Rutsch

Dans les registres d'état civil de Reichshoffen nous trouvons que François Louis Rutsch a épousé en 1842 Madeleine Catherine Feiter. Madeleine met au monde dix enfants. Arrivés à l'âge adulte quatre de leurs fils émigrent en Amérique. Philippe né en 1849 est le premier à quitter Reichshoffen. Il foule le sol américain au printemps 1872. A Saint Louis dans le Missouri il exerce le métier de boulanger. Les nouvelles envoyées par lui à la famille restée à Reichshoffen devaient inciter son frère François-Philippe, de quatre ans son cadet à émigrer à son tour. Ce dernier arrive le 20 août 1872, sur le sol américain, à peine trois mois après son frère aîné. Il a fait la traversée après un embarquement à Liverpool sur le bateau S. Manhatten, débarque à New-York et rejoint son frère Philippe à Saint Louis où il est par la suite un des membres fondateurs de l'Eglise catholique. Sa femme Mary lui donne treize enfants. A Saint Louis il était patron boucher dans sa propre boucherie. Son arrière petit-fils David est venu en 2007 à Reichshoffen. Deux autres frères Rutsch : Joseph né en 1859 et Henry né en 1858 ont pris le chemin de leurs aînés. Ils sont partis du Havre sur le S. Canada, ont débarqué à New-York en novembre 1881 pour finalement s'établir également à Saint Louis dans le Missouri. Joseph lui aussi a créé sa propre entreprise, une boucherie, tandis que Henri a travaillé dans une ferme.



*Les immigrants se dirigent vers le centre d'Ellis Island pour obtenir leurs papiers.*

Rappelons ici que les émigrants, qui n'avaient pas de quoi payer la traversée acceptaient, en dehors des travaux qu'ils faisaient à bord, de signer un contrat avec le capitaine du navire qui les transportait gratuitement, que lors du débarquement ils étaient prêts à servir sous le capitaine et les

associés. Souvent ils devaient défricher les terres, travail extrêmement pénible. On peut parler pour ces hommes, avides de prospérité et de liberté, d'une espèce d'esclavage. Mais ce n'était pas le cas pour les frères Rutsch qui ne sont pas allés les yeux fermés à Saint Louis puisque l'aîné a tout de suite travaillé comme boulanger et a immédiatement fait venir son frère François-Philippe. Un autre Rutsch, cousin des premiers, né en 1841 à Gertwiller s'appelle Georges. Il est le fils de Vendelin Rutsch qui avait quitté Reichshoffen pour se marier à Gertwiller. A leur tour Georges et son épouse Wilhelmina, incités par les lettres des cousins ne pouvaient résister à l'attraction du Nouveau Monde. Ils ont embarqué à Anvers sur le bateau Schwit-zerland et sont arrivés à New-York en juin 1883 où Georges a exercé ses talents de cuisinier. Reste une question en suspens : ces jeunes gens ont-ils quitté l'Alsace parce que la province était annexée par l'Allemagne et qu'ils ne voulaient pas devenir allemand où plus simplement, jeunes et seuls, étaient-ils tentés par les bonnes perspectives d'avenir outre-Atlantique que le frère aîné devait leur décrire ?



*Les Nicola, Albert à gauche, Alphonse assis.  
Photo prise à Pittsburgh.*

### La famille Nicola

Citons un autre cas de jeunes gens de Reichshoffen qui sont partis autour de 1880. Louise Nicola née en 1866, son frère Alphonse né en 1868 et le benjamin Albert né en 1873 ont eux aussi choisi de s'établir en Amérique. Albert est le grand-père de Jean-Claude, trésorier de notre association. Comme bien d'autres émigrants, ils avaient probablement comme objectif de vivre mieux. Les deux premiers ont des conjoints américains et ont sans doute acquis la citoyenneté américaine et pouvaient ainsi jouir des mêmes droits civils et politiques que les Américains de naissance. Ils se sont tous installés en Pennsylvanie plus précisément dans la région de Pittsburgh. Frère et sœur ne sont sûrement pas partis à l'aveuglette, mais devaient avoir des contacts avec des compatriotes qui les ont devancés et dont les espoirs n'ont pas été trompés. En effet, beaucoup d'Alsaciens étaient déjà installés dans cette région fortement industrialisée pour l'époque : verreries, hauts fourneaux, ateliers de constructions mécaniques offrent des emplois bien rémunérés. Albert Nicola a travaillé comme tourneur sur fer. Cependant à Pittsburgh il a connu un parcours

différent de celui des aînés. Alors que son frère et sa sœur ont pris racines, Albert souffrait du mal du pays ou de l'absence de sa bien aimée. Le voila de retour à Reichshoffen juste avant 1900, année de son mariage avec Marie Kreb également de Reichshoffen. Le couple s'installe à Lunéville où Albert travaille comme tourneur sur fer chez De Dietrich. Albert et Marie sont parents de quatre enfants, ils s'installent définitivement à Reichshoffen en 1912.

### La famille Klotz

Pour un autre enfant du pays, nous possédons beaucoup plus de détails. Salomon Klotz né en 1854 dans le canton de Niederbronn, probablement près de Reichshoffen<sup>12</sup>, de confession israélite a quitté sa région après la guerre franco-allemande. Il se rendit en Louisiane rejoindre son oncle en Amérique depuis 1855, qui après la guerre de Sécession (1861-1865) a fondé une plantation de canne à sucre près de Napoléonville, au sud de Baton Rouge. Le jeune Salomon Klotz parlait bien l'allemand et le français et a en outre appris l'espagnol lors de la traversée. Arrivé à La Nouvelle-Orléans, l'Alsacien prit le train jusqu'à Donaldsonville puis poursuivit la route à cheval en direction du sud. Plus tard Salomon Klotz a fondé, avec son oncle Abraham le planteur, la petite commune de Klotzville, absorbée il y a trente ans par Napoléonville. Quand il ne pouvait pas travailler dans les plantations de son oncle à cause des intempéries, il en profitait pour améliorer ses connaissances. En outre il a créé un petit orchestre présent à différentes manifestations, fut nommé par le gouverneur au conseil d'administration d'une école, est devenu membre du jury de la police, puis receveur des postes à Napoléonville et enfin assureur. On peut aisément dire que Salomon Klotz a réussi sa vie aux Etats-Unis. Son cadet Samuel, né en 1896, est devenu conseiller municipal puis maire de sa ville, a servi dans la marine pendant la Première Guerre mondiale, a succédé par la suite à la compagnie d'assurance créée par son père mort en 1931 et toujours dirigée en 1980 par des descendants. Samuel a été très actif dans le domaine social. Père et fils ont été nommés citoyens d'honneur de Napoléonville.

<sup>12</sup> D'après Norman Laybourn tome II page 179.

## La famille Loeb

Nous avons encore eu connaissance du cas d'une jeune fille reichshoffenoise Emelie Loeb qui figure dans le recensement de 1866 comme 3<sup>ème</sup> enfant des époux Gabriel Loeb, marchand de bestiaux et de Caroline, habitant avec leurs dix enfants dans la Ringgasse au n° 197 (par la suite rue de l'anneau et aujourd'hui rue des remparts). Emelie avait à l'époque 18 ou 19 ans, elle était couturière. Pour gagner mieux sa vie elle choisit d'émigrer en Amérique et va rejoindre d'autres juifs installés en Arkansas. En été 2007 son petit fils Irving Winter est venu de Montgomery, la capitale de l'Alabama à Reichshoffen avec l'espoir que les archives lui « parleraient » de sa grand'mère. Malheureusement il n'a rien trouvé. Il s'est contenté de passer aux différents endroits qui devaient être familiers à sa grand'mère : la rue des remparts, ce qui reste de l'école juive, la synagogue, le cimetière de Gundershoffen... Irving Winter ignore tout sur la traversée de l'Atlantique, sait cependant qu'elle était dans l'Arkansas, qu'elle a épousé Isaac Winter, juif originaire de Winterberg en Westphalie (Allemagne) qui avait émigré comme trois de ses frères. Emelie et Isaac Winter ont eu six enfants. Isaac a exploité un commerce en gros de balles de foin et son frère Samuel une morgue de grande importance. Isaac avait participé avec les Sudistes à la guerre de Sécession. Il est décédé en 1908.

Irving Winter quitte donc Reichshoffen sans avoir appris plus sur sa grand'mère, mais en se posant des questions. Quel port a-t-elle rejoint ? Comment s'est passée la traversée ? Où a-t-elle débarqué ?... Nicole Fouché nous donne des informations intéressantes. Les émigrés de la 1<sup>ère</sup> moitié du siècle qui empruntaient le Rhin, cette voie naturelle vers la mer, embarquaient à Amsterdam, à Anvers, à Rotterdam... D'autres, surtout au milieu du siècle se rendaient au port du Havre qui avait des avantages : la traversée était plus courte et se faisait sans escale, mais le prix du voyage y était élevé. Anvers, Rotterdam, Londres Liverpool étaient des ports moins chers. La traversée pour la Nouvelle-Orléans, bien que plus longue, était la moins chère car en été les émigrants préféraient se diriger vers New-York. En effet pendant les mois d'été, le climat tropical de La Nouvelle-Orléans était favorable à la propagation de la fièvre jaune et du choléra. Même au Havre en 1832 le choléra frappa cruellement les émigrants.

## Une expédition pas toujours facile...

On peut se poser la question quant au prix de la traversée. Un émigrant en partance de Strasbourg pour New-York par Le Havre via Paris (la ligne Paris-Strasbourg était en fonction depuis 1852) payait en moyenne au milieu du siècle 250 F. Ce prix comprenait la traversée sur un voilier, les vivres, la literie, le transport des bagages, le droit à

payer pour débarquer à New-York et les frais d'entretien de l'émigrant au Havre en attendant le départ du bateau. Celui qui s'embarquait à Rotterdam pour rejoindre New-York payait à peu près 202 F. et celui qui quittait Anvers pour La Nouvelle-Orléans ne déboursait très souvent que 183 F.

La traversée elle-même n'avait rien d'idyllique. A certains moments jusque vers 1860, pendant les années de forte émigration, les armateurs n'ont pas respecté les équinoxes. Ils se fiaient aux voiliers, plus grands, plus solides, un peu plus stables que ceux du siècle précédent, pour transporter, rentabilité oblige, des milliers de colons qui ont dû subir les tempêtes du printemps et de l'automne. De ce fait les catastrophes n'étaient pas rares. En 1860, le navire « Luna » parti du Havre avec des émigrés alsaciens à son bord est perdu corps et biens après deux jours de navigation. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les voiliers mettaient encore entre 35 et 45 jours pour rejoindre New-York et 55 à 60 jours pour atteindre La Nouvelle-Orléans. Certains émigrants, peu argentés et entassés dans l'entrepont souffraient des conditions sanitaires déplorables. Entre 1853 et 1854 des milliers de passagers ont trouvé la mort au cours du voyage. Ils ont contracté le choléra, le typhus, la variole... Du fait qu'ils devaient résoudre le problème de leur ravitaillement pour une durée de traversée de souvent huit semaines, certains souffraient de la carence alimentaire de vitamine C donc du scorbut. Seulement ceux qui avaient économisé pour prendre un billet en troisième ou seconde classe traversaient l'Atlantique sans trop de problèmes. A partir de 1850, des compagnies de navigation proposaient de faire la traversée sur des vapeurs mais à un prix plus élevé. Ce n'est que vers 1870 que les Alsaciens utilisaient les steamers. De ce fait les traversées se faisaient plus rapidement.

Une fois débarqué sur la « terre promise » les immigrants venant d'Alsace s'installent près des lieux d'arrivée certains provisoirement, d'autres définitivement. D'autres essayent de rejoindre les pionniers de leurs familles, d'autres encore pénètrent à l'intérieur des Etats-Unis. Leur progression est facilitée par les voies de communications qui au début du XIX<sup>e</sup> siècle sont nombreuses : pistes, routes, canaux et lignes de chemin de fer. Beaucoup se sont fixés en Pennsylvanie., véritable pôle d'attraction, et plus particulièrement dans la région de Pittsburgh où la communauté alsacienne était déjà établie, mais cela a déjà été écrit plus haut. Ils se concentrent aussi à l'est du Mississippi où il était facile de circuler. Il en est de même pour ceux arrivés à La Nouvelle-Orléans et qui voulaient progresser vers le nord. Les voies navigables leur permettaient de rejoindre Saint Louis et de là, le chemin de fer et les canaux les menaient à Chicago. Le Middle West convenait très bien aux Alsaciens. Dans cette région ils retrouvaient le climat tempéré de leur terre natale et de vastes espaces qui ne

demandaient qu'à être exploités. Les immigrants n'ont jamais oublié l'Alsace. Ils ont donné à certains lieux un nom gravé dans leur tête comme Marienthal, Elsass, plusieurs Strasbourg, plusieurs Colmar... Il semblerait donc que les Alsaciens se soient bien adaptés aux impératifs géographiques, économiques, politiques et culturels de leur nouvelle patrie.

Il faudrait encore évoquer la réussite de ces Alsaciens qui se sont expatriés. Certains ne se sont pas acclimatés et sont revenus au bout de quelques mois ou de quelques années. Ce sont des personnes victimes d'abus, d'une publicité trompeuse, de patrons sans scrupules, bref d'illusions perdues qui sont revenues au pays. N'oublions pas ceux qui souffraient du mal du pays « Heimweh ». Evoquons aussi ceux, moins nombreux, qui sont partis pour faire fortune, qui ont eu la chance d'une réussite rapide, mais qui ne voulaient pas s'installer définitivement dans le pays d'accueil. Tous ceux qui avaient décidé de rester aux Etats-Unis ont été à la recherche d'un travail.

- Les agriculteurs les plus pauvres travaillaient dans les grandes exploitations. Ceux qui disposaient de quelques économies, une fois sur le sol américain, se dirigeaient vers l'intérieur du pays où ils ont acheté des terres fertiles. Venant de villages agricoles, ils avaient l'habitude des travaux des champs alors la réussite était au bout de leur effort. En 1817 déjà, les Alsaciens pouvaient acheter un minimum de 320 acres<sup>13</sup> de terres publiques, s'ils acceptaient le défrichage des terres incultes. Souvent la première année est difficile et ne rapporte pas grand-chose, la deuxième année ils parviennent à subvenir aux besoins de leur famille et la troisième année ils feront des profits.

- Les ouvriers en général sont moins chanceux car les sites industriels sont encore sporadiques. Des usines se concentrent dans les villes et les ports. Les travaux publics cependant emploient beaucoup d'ouvriers pour la construction de canaux et de lignes de chemins de fer.

- En ce qui concerne les artisans nous savons que l'Amérique a besoin vers 1840 avant tout de charrons, de forgerons, de bûcherons, de charpentiers, de menuisiers pour la construction de charrettes, de maisons, de meubles. Puis il faut des tailleurs, des cordonniers....

- Les commerçants vendent à leurs compatriotes surtout des produits alimentaires qui leur rappellent leur Alsace natale. Nous avons cité dans cette étude le cas de François-Philippe Rutsch qui avait sa propre boucherie.

L'Alsace a été le berceau d'émigrants qui sont devenus aux Etats-Unis des célébrités à l'échelle mondiale.

Citons en trois, dans trois domaines différents :

- L'astronaute Russel Schweickart a des ancêtres alsaciens. Son grand-père Jacob Schweickart de Lembach a émigré en 1875 à l'âge de 17 ans. Il épousa en 1899 Luise Muller également de Lembach.

- Un descendant de la famille Pfoersching originaire de la région strasbourgeoise, dont le nom devient Pershing dans le Missouri naît John, Joseph Pershing, le futur chef des armées américaines en France en 1917.

- Et enfin d'un certain Philippe Sensenbrenner de Soufflenheim émigré à Philadelphie en 1847 descend Franz-Joseph Sensenbrenner devenu président de la Kimberley-Clark Corporation, l'une des plus grandes marques américaines de fabrication de papier. Il a été à l'origine de la création et de la commercialisation des mouchoirs "Kleenex" connus dans le monde entier.



Les Etats-Unis ont joué le rôle de pompe aspirante. Ils avaient besoin de bras pour défricher, travailler la terre des grands espaces... Des jeunes gens, des hommes, des familles entières ont répondu à cet appel. Nous savons qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la disette de 1817 et la crise économique de 1846-1848 ont déclenché ce mouvement d'émigration. Ce qui était au départ une émigration de la misère est devenue un mouvement populaire. Plus près, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et aujourd'hui encore, les U.S.A., pays aux énormes possibilités, attirent les Alsaciens. Les émigrés ont d'autres objectifs. Ils s'établissent outre-Atlantique temporairement ou définitivement pris par le désir d'un enrichissement rapide ou tout simplement parce qu'en France ils n'ont pas la possibilité d'exprimer leur talent.

## Monique Rombourg

### Bibliographie :

Hélène Georger-Vogt : Auswanderer- Emigration en Amérique

Nicole Fouché : Emigration alsacienne aux Etats-Unis 1815 – 1870

Norman Laybourn : L'émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle Tome 1 les noms de lieux, tome 2 Au-delà des mers

<sup>13</sup> Un acre est égal à 40,07 ares.